DÉFENSE HÉROÏQUE

DE SOIXANTE-SEPT MÉTIS CONTRE DEUX MILLE SIOUX [1]

C'était en 1851, à l'époque où les vastes prairies de l'Ouest, qui se peuplent aujourd'hui avec une si prodigieuse rapidité, n'étaient encore que d'immenses déserts. L'Indien seul y plantait alors sa tente ; le blanc n'y pénétrait que pour chasser les animaux sauvages, et la guerre entre les nombreuses tribus indiennes était plus fréquente que la paix. Pour les sauvages, la guerre était comme la condition normale ; on aurait dit qu'ils ne vivaient que pour se battre. Ils passaient une moitié de leur vie à combiner des plans d'attaque, et l'autre à les exécuter. Généralement, ces guerres se livraient entre sauvages ; cependant les blancs n'étaient pas toujours à l'abri de tout danger d'attaque ; et, plus d'une fois, ils ont eu à opposer de vigoureuses résistances aux assauts de ces terribles nomades de la prairie.

De ces contrées sauvages la renommée n'est pas allée porter au loin le bruit de tels combats ; il n'a manqué pourtant à plusieurs de ces faits d'armes qu'un théâtre plus illustre pour leur mériter d'orner les pages de l'histoire, et de passer avec gloire à la postérité.

Voici le récit détaillé d'un de ces combats merveilleux, où quelque soixante Métis luttèrent pendant deux jours, avec un courage héroïque, contre deux mille cavaliers sioux qui les tenaient enfermés dans le cercle restreint de leur campement fortifié.

---

1 — Lors d'un récent voyage de Mgr Langevin à Montréal, Sa Grandeur disait à l'auteur de cet article : « J'aimerais beaucoup à voir consigné dans l'histoire le récit de cette fameuse bataille de 67 Métis contre 2,000 Sioux en l'année 1851. Faites-moi donc le plaisir de l'écrire. » C'est ce récit que la *Nouvelle-France* à l'avantage d'offrir à ses lecteurs. Il est de nature à les intéresser vivement. — LA RÉDACTION.

Feu Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, d'illustre mémoire. alors missionnaire à la Rivière-Rouge, accompagnait les chasseurs métis à la prairie ; il se trouva lui-même dans le petit camp des assiégés durant ces deux terribles journées. La bataille eut lieu le 13 et le 14 juillet 1851, au pied des buttes de Grand-Coteau, dans le Dakota.

Le 15 juin de l'année 1851, époque ordinaire du départ pour la chasse aux buffles, un parti de chasseurs laissait la mission du Cheval Blanc (Saint-François Xavier) et se mettait en route pour la prairie.

Après quatre jours de marche, ce parti rejoignait les camps de Saint-Boniface et de Pembina, et partait avec les chasseurs de ces deux derniers camps, dont le nombre des cavaliers s'élevait à trois cent quatre-vingt-cinq. C'était autant qu'il en fallait pour tenir en respect toute tribu ennemie qui aurait eu l'intention de les attaquer ; mais, d'un autre côté, c'était plus de monde qu'il n'en fallait pour chasser avec avantage. Après avoir tenu conseil, on résolut de se séparer. Le plus grand nombre, pourtant, était d'opinion qu'il était dangereux de s'aventurer trop loin sur le terrain des Sioux, et que ce serait une imprudence d'y marcher par petits groupes.

Tous les chasseurs savaient que ces sauvages, durant tout l'hiver précédent, s'étaient préparés à la guerre et n'attendaient qu'une occasion favorable pour frapper un coup.

Après avoir pesé toutes les raisons propres à les rassurer, soixante-sept cavaliers consentirent à se séparer de la grande bande ; tous les autres, au nombre de trois cent dix-huit, restèrent unis, et se dirigèrent vers un endroit appelé la Maison du Chien. En prenant cette voie ils s'éloignaient un peu des terres des Sioux.

Pour rassurer leurs compagnons dont le petit nombre pouvait, certes, leur inspirer de sérieuses inquiétudes, ils leur promirent de voler à leur secours dès qu'ils apprendraient l'approche de l'ennemi.

Les deux camps se mirent en marche, chacun dans sa direction.

A peine s'étaient-ils séparés que déjà les cavaliers du grand camp donnaient la chasse à un parti de Sioux qu'ils avaient découverts dans les environs. Ils avaient décidé de ne pas les souffrir dans leur voisinage.

La nouvelle de cette rencontre fut immédiatement portée aux cavaliers du petit camp afin de les engager à redoubler de vigilance.

Les jours suivants, la marche se poursuivit sans accidents pour ces derniers jusqu'à un endroit appelé le Grand-Coteau, bien connu de tous les chasseurs. Les soixante-sept cavaliers y arrivèrent le 12 juillet au soir, un samedi.

Au moment de camper, après avoir gravi la hauteur des premières buttes des Coteaux, les éclaireurs expédiés en avant signalèrent la découverte d'un grand camp.

La distance ne permettait pas de distinguer si c'étaient des amis ou des ennemis.

Le chef cependant ordonna d'aller choisir l'endroit le plus avantageux pour se défendre en cas d'attaque, et, en même temps, cinq cavaliers, munis d'une lunette, piquèrent de l'avant afin de reconnaître la nature du camp voisin. En usant de prudence il eut été très facile d'atteindre leur but sans être vus. Malheureusement là n'était pas la vertu favorite des chasseurs métis. Ils allèrent donc imprudemment se placer sur le haut d'une butte, de façon que les sauvages, avec leur vue exercée, ne pouvaient manquer de les apercevoir.

Avec leur lunette les Métis reconnurent facilement que le camp voisin était un camp de Sioux, et de plus, que ceux-ci y étaient réunis en très grand nombre. Le simple bon sens aurait dû leur conseiller de revenir immédiatement porter cette nouvelle à leurs camarades, qui attendaient avec anxiété à quelques milles plus bas le retour des éclaireurs. Ils firent cependant tout le contraire, sans prendre le temps de réfléchir ni de consulter personne.

Comme s'il n'y avait eu aucun danger à redouter, ils poussèrent leurs chevaux vers les Sioux avec la plus grande insouciance.

Quand ces derniers virent s'approcher les chasseurs métis, ils allèrent à leur rencontre au nombre d'une vingtaine sans témoigner aucun signe d'hostilité.

Ils étaient tous à cheval. En voyant la confiance avec laquelle les cinq chasseurs s'approchaient, les sauvages comprirent qu'il leur serait facile de les faire prisonniers sans combat. Ils prirent leur temps pour cela. Dès qu'ils furent auprès d'eux, ils les entourèrent et leur déclarèrent qu'ils allaient les mener à leur camp. Les Métis comprirent alors qu'ils s'étaient jetés imprudemment dans un piège et qu'ils avaient affaire à des ennemis qui venaient leur faire la guerre.

La résistance n'était pas facile, et il était un peu trop tard pour tenir conseil. Il ne leur restait qu'un moyen de s'échapper : c'était de faire bonne contenance et d'user de ruse. A peine furent-ils en marche vers le camp des Sioux que deux Métis, trompant la vigilance de leurs ennemis, firent tourner bride à leurs coursiers et parvinrent, non sans danger, à rejoindre le camp des chasseurs. Les trois qui restèrent prisonniers étaient McGillis, Whiteford et Malaterre.

Grande fut l'inquiétude des Métis en apprenant l'aventure de leurs trois compagnons. Il n'y avait plus à en douter, les Sioux venaient pour combattre.

Pour essayer de donner le change au sujet de leurs desseins pervers, les Sioux commencent par rassurer les Métis prisonniers sur le sort qui les attend, affirment qu'ils n'ont rien à redouter de leur part et qu'ils seront très bien traités dans le camp. Ils leur promettent de plus que, dès le lendemain, ils seront renvoyés en liberté.

Il était facile de voir à leur mine qu'ils n'étaient pas sincères, et qu'ils voulaient tout simplement tromper pour s'introduire dans le camp des Métis.

Il fallait cependant aviser à quelque moyen de délivrer les pri-

sonniers, qu'une mort certaine attendait du moment qu'on en viendrait aux mains. Sans connaître exactement le nombre des Sioux qui venaient à eux, les Métis se sentaient néanmoins trop faibles pour tenter autre chose que de se défendre dans leur camp.

Pendant qu'ils sont à délibérer ainsi, ils aperçoivent trois Sioux à cheval qui viennent vers eux. Aussitôt une douzaine de chasseurs s'empressent d'aller à leur rencontre pour les empêcher de s'approcher et de reconnaître leur position. Après les cérémonies usitées en pareille circonstance, ils s'abordent enfin paisiblement.

Le premier plan des Sioux, comme on le sut plus tard, avait été d'attaquer à l'improviste ; mais se voyant découverts, ils avaient fait des prisonniers, pour avoir, le lendemain, un motif de pénétrer dans le camp métis.

Les Métis ne se firent pas illusion sur leur position et, à tout événement, ils résolurent de ne recevoir les Sioux qu'au bout du fusil. Comme il n'y avait rien à faire pour sauver les prisonniers, ils pensèrent qu'il valait mieux les sacrifier que d'exposer tout le camp à être massacré.

Ils passèrent toute la nuit à fortifier leur camp, afin de se mettre le plus possible à l'abri des balles. Les charrettes furent rangées en cercle, et placées debout avec des perches passées dans les roues pour les fixer les unes aux autres. Pour mettre en sûreté les femmes et les enfants, on creusa des trous en terre à l'intérieur du camp, et les chasseurs élevèrent à l'extérieur des redoutes, pour se protéger contre le feu de l'ennemi et l'empêcher de venir trop près des charrettes.

Pendant toute la nuit, des sentinelles montèrent la garde autour de ces petites fortifications. A la tombée du jour, deux cavaliers avaient été dépêchés vers les chasseurs du grand camp métis, pour leur faire connaître la position critique où se trouvaient leurs frères et leur demander un prompt secours.

Le lendemain, 13 juillet, un dimanche, des éclaireurs aperçoivent les Sioux qui se mettent en marche ; mais ce ne sont plus

quelques cavaliers comme la veille, qui viennent pour recevoir des présents; c'est une masse mouvante qui s'approche; c'est toute une armée de guerriers qui vient au combat.

Arrivés à mi-chemin, ils font halte; une trentaine de cavaliers partent en même temps du camp métis pour venir à leur rencontre. A peine sont-ils en route qu'un des trois prisonniers, McGillis, s'échappe du milieu des Sioux et s'élance de toute la vitesse de son coursier vers les siens: « Ah! mes chers amis, dit-il en arrivant auprès d'eux, nous n'avons pas de vie à espérer; vous n'avez pas besoin de rire de ma frayeur. C'est la mort qui vous attend. Nous avons affaire à deux mille Sioux: ils m'ont déclaré qu'ils voulaient entrer dans votre camp et vous massacrer tous. »

Ce langage n'avait rien de bien rassurant. Cependant les cavaliers métis ne se laissèrent pas trop effrayer; ils abordèrent hardiment les plus avancés des guerriers Sioux, et, après leur avoir fait quelques petits présents, ils les engagèrent à rebrousser chemin. Mais ce n'était pas du tout ce que ces barbares avaient décidé dans leur conseil; ils se sentaient forts de leur nombre, et l'idée d'un pillage et d'un massacre sans danger pour eux leur souriait trop pour en laisser échapper l'occasion. Aussi firent-ils mine de ne pas comprendre l'avertissement des Métis et continuèrent-ils leur course en avant.

Les trente cavaliers métis comprennent alors que le seul parti qui leur reste est de fuir à toute bride vers leurs compagnons, et de se préparer au combat. Les Sioux avec lesquels ils viennent de parler, au lieu d'attendre le gros de l'armée, s'élancent aussi vers le camp pour tâcher d'en forcer l'entrée. M. Laflèche, le missionnaire, avait passé la nuit à entendre les confessions de ses enfants et à les préparer à la mort. Tous s'y attendaient, car ils n'espéraient guère pouvoir résister à un pareil nombre. M. Laflèche, revêtu de son surplis et de son étole, adressa quelques paroles à ses ouailles pour les encourager à se défendre en braves et à vendre au moins chèrement leur vie.

« Courage ! mes bons amis, leur disait-il, courage ! Vous voyez que vos ennemis sont nombreux, mais vous savez aussi combien ils sont lâches.

« Souvenez-vous que le bon Dieu est de votre côté et que vous avez dans le ciel un Père qui voit combien est injuste l'attaque de ces barbares contre vous. Battez-vous avec vaillance ; c'est Dieu qui vous commande de défendre vos femmes et vos enfants et de protéger leur vie. Mourez, s'il le faut, mais mourez en braves. »

Il leur fit en même temps promettre un jour de jeûne et trois grand'messes si Dieu leur conservait la vie. Rassurés par la parole du missionnaire, les Métis attendirent de pied ferme leurs redoutables ennemis.

Des hauteurs des buttes où ils s'étaient campés la veille, les Sioux continuaient à s'avancer vers le camp métis. Confiants dans leur nombre, ils se flattaient de remporter une facile victoire. Ils étaient loin de soupçonner qu'une poignée d'hommes, cachés derrière le misérable rempart de quelques charrettes, allaient les tenir en échec et finalement les mettre en déroute, après avoir fait mordre la poussière à l'élite de leurs guerriers.

Ils étaient si sûrs de la victoire, qu'ils conduisaient avec eux des charrettes pour remporter le butin qu'ils comptaient faire dans le camp métis. Quand les chasseurs les virent arrivés à une bonne portée de fusil, ils leur signifièrent de retourner sur leurs pas ; mais, au lieu de tourner bride, les plus avancés lancent leurs chevaux pour renverser les charrettes et forcer l'entrée du retranchement. Il n'y avait plus de temps à perdre : une première décharge faite avec précision et à bout portant envoie rouler sur l'herbe les téméraires, et oblige les autres à retraiter pour attendre le gros de la bande.

Pendant ce temps-là, un des prisonniers, Whiteford, qui se trouvait en arrière des Sioux, entendant les premiers coups de feu, comprit que c'en était fait de lui s'il ne tentait un suprême effort pour reconquérir sa liberté.

On l'avait confié à la garde d'un Américain qui vivait avec les sauvages. Il paraît que ce dernier eut pitié de Whiteford et voulut lui donner une chance de s'échapper. « Si tu as un bon cheval, lui dit-il en anglais, lâche-le à toute bride et sauve-toi ; je ferai semblant de tirer sur toi pour n'avoir pas l'air de trahir les Sioux. Peut-être réussiras-tu à rejoindre tes amis. »

Whiteford ne se fit pas répéter l'invitation. Il savait que son cheval était le meilleur coureur de la prairie, et que pour un espace de quelques milles, pas un Sioux ne l'approcherait. Il vise donc son chemin un peu en dehors de la foule, et pique des deux dans les flancs de son coursier. Jamais, depuis qu'il parcourait les prairies, il n'avait fait une course aussi vertigineuse. Couché sur son cheval comme l'Arabe dans le désert, il passe dans la forêt plus vite que le vent. Chaque Sioux qui le voit passer le couche en joue et lui décharge une balle qui va se perdre dans le feuillage. Déjà il est en vue du camp, et ses compagnons, qui l'ont reconnu, aussi prompts que l'éclair, s'élancent à sa rencontre. Il sent qu'il est sauvé ; mais avant de mettre pied à terre, il se retourne pour décocher une balle dans le crâne du Sioux qui l'a accompagné le plus loin.

La vieille mère de Whiteford était au camp et croyait déjà son fils massacré. Quand elle le vit arriver, elle courut au devant de lui et lui dit : « Si tu es fatigué, viens te reposer et donne-moi ton fusil que je puisse tirer un peu sur ces coquins-là. »

Cependant, après quelques moments de trève, le gros de la cavalerie des Sioux entoure le camp comme d'une ceinture vivante. Les balles sifflent de tous les côtés et se croisent sur la tête des Métis abrités derrière les minces planches de leurs charrettes. Ceux-ci, habiles tireurs, accoutumés à ne jamais dépenser inutilement une balle sur un gibier, répondent aux Sioux avec une précision qui les déconcerte. Chaque coup de feu porte juste, et chaque décharge fait une trouée dans les rangs ennemis. Bientôt les plus hardis de la bande ennemie ont mordu la poussière. Etonnés d'une telle résistance, les autres reculent, mais

reviennent bientôt en poussant des cris affreux, croyant par ces hurlements sauvages épouvanter les Métis. Ce second assaut n'eut pas plus de succès que le premier.

Ce que les Métis redoutaient le plus, c'était de voir les Sioux s'élancer en masse sur le camp pour renverser les charrettes et forcer un aussi faible rempart. Ils l'auraient fait s'ils avaient été plus braves. La chose leur eut été facile, les Métis ayant à peine un homme à opposer contre vingt ; mais les sauvages sont naturellement lâches ; ils tiennent à la vie et n'aiment pas à s'exposer quand ils ne sont pas certains de la victoire. D'ailleurs les Métis avaient chacun un couteau, et ils étaient décidés à prouver aux Sioux que les blancs ne se laissent pas égorger comme des agneaux. Dans ce combat corps à corps, plus d'un sauvage aurait mordu la poussière avant que le gros de la cavalerie eût été maître du camp. Les Sioux préférèrent donc continuer la fusillade à distance.

Du côté des Métis, personne n'était blessé, tandis que chaque nouvelle décharge culbutait un certain nombre de Sioux qui ne se relevaient pas. Vers les trois heures de l'après-midi, un des chefs Sioux s'écria : « Les Français ont avec eux un Manitou ; jamais nous ne pourrons réussir à leur faire du mal. Allons-nous-en, c'est impossible de les tuer. »

Le Manitou dont ils parlaient était M. Laflèche ; la vue du missionnaire revêtu du surplis et de l'étole avait frappé leur imagination et les avait découragés autant qu'elle encourageait les Métis.

Les trop modestes succès obtenus par ces barbares après six heures de combat avaient suffisamment refroidi leur humeur guerrière ; ils se retirèrent donc en emportant leurs morts et leurs blessés sur les mêmes charrettes qu'ils avaient amenées pour y entasser le butin de leurs victimes.

En présence de ce triomphe inespéré, les Métis reconnurent que la divine Providence avait veillé sur eux d'une manière toute spéciale et vraiment extraordinaire. En voyant leurs ennemis se retirer, ils commencèrent à respirer un peu plus à l'aise. Ils sor-

tirent du camp pour aller visiter le champ de bataille et examiner les endroits où ils avaiant vu tomber des ennemis. Partout où quelque guerrier avait été frappé à mort, on trouvait des taches de sang sur l'herbe de la prairie. Le corps de Malaterre, qui n'avait pas eu la chance de s'échapper comme ses deux autres compagnons, gisait par terre, percé de soixante-sept flèches et de trois balles. On avait tranché, pour les emporter, ses pieds et ses mains; ses bras avaient été cassés, sa chevelure enlevée, son crâne fracassé et la cervelle répandue sur le sol. Les Métis recueillirent soigneusement ces lambeaux de chair et d'ossements et les enterrèrent pieusement dans la prairie.

Les Sioux cependant n'avaient pas retraité à une grande distance; car leur intention était de revenir le lendemain.

Pendant toute la nuit, ils poussèrent des cris affreux pour effrayer les Métis. [Ces derniers tinrent conseil et résolurent de retraiter en attendant le secours du grand camp sur lequel ils n'osaient plus guère compter, vu que les deux coursiers envoyés vers lui la veille avaient eu leur chemin coupé par les Sioux, et avaient été obligés de revenir sans avoir accompli leur mission. Cependant ils espéraient que deux jeunes gens, qui avaient pris la fuite au commencement du feu, auraient plus de succès.

Quelle que pût être d'ailleurs l'issue de cette dernière tentative, il fut décidé qu'on se mettrait en marche. Pour éviter toute surprise, on arrêta les dispositions suivantes: quatre cavaliers devaient se tenir à un mille environ de la caravane, le premier en arrière, le second en avant, et les deux autres de chaque côté. Ils devaient signaler l'apparition de l'ennemi en faisant croiser deux cavaliers sur une butte. De cette manière il restait assez de temps aux Métis pour camper et se mettre en défense.

Pour plus d'expédition, ils firent marcher les charrettes en quatre colonnes, en sorte qu'à la première alarme deux rangs se jetant d'un côté et deux rangs de l'autre, il ne restait qu'à fermer les deux bouts à la largeur ordinaire du camp, et le rempart se trouvait prêt en un instant.

A peine étaient-ils en route depuis une heure, qu'ils aperçurent en arrière deux cavaliers qui se croisaient sur une butte.

C'était le signal d'une nouvelle attaque ; les Sioux étaient en vue. Ils étaient moins nombreux que la veille et paraissaient moins ardents.

Mettant à profit leur première expérience, les Métis, pour se mieux protéger contre les balles, rangèrent les charrettes à double rang, puis, à trois chaînes de ces remparts, ils se hâtèrent d'élever des redoutes pour mieux protéger le camp en tenant les sauvages à distance. Ces préparatifs étaient à peine finis que le camp était déjà cerné et que les balles commençaient à pleuvoir de tous les côtés à la fois.

Pendant cinq heures on combattit de part et d'autre avec une égale ardeur.

Enfin un des chefs s'avance pour demander d'entrer dans le camp. Les Métis lui ordonnent de reculer s'il ne veut pas perdre la vie. Il leur répond que le combat est fini, que les Sioux vont lever le camp et que désormais ils n'attaqueront plus les Métis.

A peine avait-il fini de parler que toute la bande sauvage s'élança à bride abattue, et, passant à une petite distance, fit une décharge en poussant des cris affreux. Ce fut la plus terrible de toutes leurs fusillades. Les Métis pensaient bien que pour le coup elle allait leur coûter cher. Heureusement il n'en fut rien. Les chasseurs répondirent de leur mieux par des cris de joie mille fois répétés.

L'attaque était finie ; l'ennemi avait disparu. Une demi-heure après, tous les chasseurs du grand camp arrivaient au secours de leurs frères. Ces pauvres gens pleuraient de joie en revoyant en vie leurs parents et leurs amis qu'ils s'attendaient à retrouver massacrés. Ce fut une fête dans le camp. Les deux camps pouvaient maintenant compter sept cents hommes ; car plus de deux cents Sauteux s'étaient joints aux Métis. C'était une bonne occasion pour aller apprendre aux Sioux à respecter le droit des gens.

Cependant les avis étaient partagés. Les uns voulaient immé-

diatement se mettre à leur poursuite : c'était peut-être le meilleur parti. Mais le plus grand nombre pensaient qu'il valait mieux les laisser aller que de s'exposer à manquer de chasse en les poursuivant. Cet avis prévalut par bonheur pour les Sioux ; car si les Métis se fussent mis à leur poursuite, ils les eussent trouvés dans l'impossibilité de se défendre. Durant les deux jours de combat ils avaient épuisé toutes leurs munitions. En laissant le campement pour reprendre le chemin de la chasse, les Métis écrivirent aux Sioux une longue lettre qu'ils attachèrent au bout d'une perche, persuadés qu'après leur départ quelques-uns d'entre eux viendraient à passer en cet endroit.

Jamais les Métis ne purent savoir exactement combien de guerriers les Sioux avaient perdus dans ce combat.

L'abbé G. DUGAS,
Ancien missionnaire.

La Nouvelle-France, février 1906.